

## 17. Elisabeth II (1987)

Texte français **Claude Porcell**, L'Arche Éditeur, Paris, 1999.

### **Le contexte d'écriture**

Avant-dernière pièce de Thomas Bernhard, *Elisabeth II* écrite en 1987, ne sera présentée pour la première fois au public qu'après le décès de l'auteur. La première aura lieu le 5 novembre 1989, au Schiller Theater de Berlin, dans une mise en scène de Niels Peter Rudolph. L'acteur Kurt Meisel, et non Minetti, à qui le rôle était destiné, incarne Herrenstein, le personnage principal.

Si le testament empêche que la pièce soit donnée sur le sol autrichien, le public autrichien, et particulièrement viennois, aura cependant la possibilité d'assister à sa représentation. Les Wiener Festwochen, le Festival de Vienne réussit en effet à contourner l'interdiction en organisant quatre représentations à Bratislava, ville slovaque distante de la capitale autrichienne d'à peine 50 km et convoiera de Vienne le public par bus charters !

Claus Peymann, alors directeur du Burgtheater, qui avait demandé à Bernhard d'écrire une pièce à l'occasion des cérémonies de commémoration de l'annexion de l'Autriche au Reich allemand, renoncera, à la grande déception de Bernhard, semble-t-il, à monter *Elisabeth II* au profit de *Place des héros*.

Tout comme *Place des héros*, *Elisabeth II* était conçue pour faire un scandale. Des passages particulièrement sujets à polémique furent savamment distillés dans la presse avant sa parution dans son intégralité. Cependant la stratégie médiatique ne prit pas comme espéré, ce qui, entre autres motivations, conduisit Peymann à abandonner le projet.

### **La pièce**

L'action de la pièce est contenue dans un espace temps très précisément délimité. La première scène commence avec l'indication « sept heures et demie du matin », la deuxième débute à neuf heures et demie tandis que la troisième et dernière situe l'action à « midi passé ».

À l'intérieur même de ces différentes scènes, la structure temporelle présente la même précision : à onze heures arrive le directeur Holzinger, vers midi est attendue la reine Elisabeth, à quatorze heures doit avoir lieu l'enterrement du bijoutier Heldwein. Une matinée se sera ainsi écoulée jusqu'à l'arrivée attendue de la reine, cette relative parcimonie temporelle étant une des caractéristiques du théâtre de Bernhard.

L'action se déroule jusqu'au bout dans un lieu clos, l'élégant appartement du personnage principal, Herrenstein, situé sur l'Opernring au troisième étage d'un immeuble avec vue sur le Staatstheater, le Théâtre National.

Grand industriel âgé de 87 ans, Herrenstein, immobilisé dans un fauteuil roulant et accablé de toutes les vicissitudes physiques de l'âge, flanqué de son indispensable serviteur Richard, se prépare à recevoir des gens, amis et connaissances, que pour certains il n'a pas vu depuis des années, venus pour apercevoir, du balcon de son appartement, le passage de la reine d'Angleterre, Elisabeth II.

L'essentiel de la pièce voit Herrenstein soliloquer et maugréer sur le monde, les êtres et l'existence en général, bougonnement à peine interrompu par l'arrivée de différents protagonistes et notamment par l'afflux des invités qui se pressent au balcon. Mais alors que le cortège royal paraît, le balcon s'effondre et les spectateurs sont précipités dans le vide. Seuls restent indemnes Herrenstein et son serviteur Richard, restés à l'intérieur, dans le salon.

### **Pistes d'analyse**

*Elisabeth II* reprend et varie sur une nouvelle gamme certains thèmes de l'univers bernhardien. Ainsi les rapports maître/serviteur trouvent-ils ici, à travers les figures du grand industriel paralysé, Herrenstein, et de son domestique, Richard, une nouvelle illustration. Si les mêmes rapports de subordination économique que ceux qui régissaient, par exemple, la relation entre Johanna et la Bonne Dame dans *Une fête pour Boris*, président à la relation entre Herrenstein

et Richard, attaché depuis 25 ans à son service, il semble toutefois que le personnage du présumé « puissant », en l'occurrence Herrenstein, reconnaisse plus ouvertement sa faiblesse, sa dépendance à l'égard de son subordonné :

*« Si vous me quittez vous me tuez*

*Sans vous je ne vaudrais rien vous le savez*

*Je ne suis plus seulement un infirme*

*Mais un infirme mort »*

Richard a d'ailleurs compris qu'il était indispensable à son maître et monnaie sa présence, au prix fort et avec succès, si l'on en croit Herrenstein. Ce dernier, pour garder son sujet auprès de lui, lui a offert une « énorme augmentation de ses gages », « plus ou moins promis la moitié de sa fortune », ainsi que de modifier son testament en sa faveur. Il pourra tout avoir de lui « tout », s'il reste réellement tout, propositions qui ne semblent pas avoir particulièrement impressionné Richard.

Si les enchères montent ainsi, c'est que la relation entre Herrenstein et « l'être qui est le plus proche de lui », Richard, son domestique, est menacée par les velléités de départ de ce dernier. En effet, il a « une liaison » avec un certain docteur Schuppich qu'il retrouve tous les week-ends à Altaussee. Bernhard insère ici, de manière cryptée, avec ce personnage du docteur Schuppich, des éléments faisant référence à la sulfureuse affaire *Holzfällen* (*Des arbres à abattre*), à la suite de laquelle l'ouvrage de Bernhard fut confisqué suite à un procès en diffamation du compositeur Gerhard Lampersberg.

Le docteur Schuppich (Schuppich était le nom du président de la Chambre des avocats de Vienne, en poste au moment où Lampersberg déposa sa plainte) a écrit un livre où il apparaît : « d'une manière abjecte avec des clefs mais j'apparais ». Il affirme avoir eu grande envie de porter plainte contre cet individu. Ces allusions restent à l'époque difficilement perceptibles par le public et compréhensibles pour leur seul auteur.

Herrenstein rassemble de nombreux traits caractéristiques des personnages bernhardiens : misanthrope, méfiant, voire paranoïaque, il s'est « retiré totalement à l'intérieur de lui-même » et a « toujours voulu se séparer de tous sortir de tous ». Le contact humain, dans ses manifestations les plus élémentaires, physiques, concrètes, par exemple donner une poignée de mains, provoque en lui le plus haut dégoût et il met tout en œuvre pour s'y soustraire. La présence physique d'autrui est vécue sur le mode du rejet épidermique et perçue dans sa proximité presque toujours menaçante pour l'intégrité du sujet singulier.

Comme bon nombre d'autres personnages bernhardiens, Herrenstein présente une intolérance olfactive particulière pour le souffle d'autrui, appréhendé comme une source de pollution. Il se plaint en effet de l'atmosphère étouffée due à la présence d'un trop grand nombre de personnes dans la pièce, ainsi que de la mauvaise haleine de certains de ses invités : « l'air vicié que dégage ces gens m'assassine ».

Autre trait commun aux personnages bernhardiens, Herrenstein se plaît à vitupérer et lancer moult imprécations contre le monde qui l'entoure. Les accusations à l'encontre de l'Autriche, du peuple autrichien et de ses dirigeants font partie des titres obligés du répertoire de ces contempteurs des réalités contemporaines. Les charges lancées par Herrenstein portent plus spécifiquement sur la continuité de la « mentalité national-socialiste » en Autriche et donnent un avant-goût de ce qu'on pourra lire dans *Place des héros*, à l'origine d'un scandale sans précédent précisément pour avoir tenu ce même discours sur la continuité politique et mentale en Autriche : « Les Autrichiens sont un peuple dépravé / les Autrichiens haïssent les juifs / mais si nous pensions constamment à toutes ces ignominies il nous serait interdit de vivre dans ce pays un jour de plus où que nous regardions l'abjection national-socialiste et la faiblesse d'esprit catholique. »

Sur le mode « entre deux maux il faut choisir le moindre », les gouvernants en place ne sont pas non plus épargnés : « quand vous allez vous baigner au Krapfenwaldl vous voyez les ministres socialistes sauter à l'eau avec une tonne de chaînes d'or au cou », « le socialisme a sur le Semmering tout pourri / mais je préfère encore mille fois le socialisme sur le Semmering que le national-socialisme ».

Sans vouloir minorer la portée proprement politique de telles attaques, il convient cependant de les rapporter au tempérament particulier de ceux qui en sont à l'origine, qui, comme leur auteur, trouvent dans ces accès de rage et ces imprécations un souffle porteur, qui les aide à vivre, à aller un peu plus loin, un peu plus longtemps, alors que l'ancrage physique de leur existence est plus qu'incertain.